

TERRITOIRES DE LA MEMOIRE

18 MAI
30 2015



Marie Lipstadt Témoign de la barbarie nazie

Création Julie Verjans
Elisa Ruth
Clara Lambotte



« Une histoire parmi des millions d'autres... »



***« Il faut transmettre pour faire revivre ceux
dont le sort ne leur a pas permis de conter
leurs histoires »***

L'histoire de Marie Lipstadt-Pinhas

D'origine grecque, Marie Pinhas est née à Salonique le 6 mars 1931. Ses parents, Isaak Pinhas et Régine Mallah, émigrent en Belgique à Bruxelles en 1932. Son père est comptable et sa mère travaille comme couturière. A l'école, Marie se fait appeler « la petite Grecque » mais se sent tout à fait intégrée. Chez elle, sa famille parle judéo-espagnol, une langue qu'elle comprend et qu'elle pensait être un patois grec. Mais elle n'est pas pratiquante et ignore qu'elle est juive.

Après l'exode qui les mène à La Panne en mai 1940, Marie et ses parents rentrent à Bruxelles. Elle ne porte pas l'étoile jaune et vit sa vie d'écolière normalement. Son père n'inscrit pas sa famille au registre des Juifs et sur sa carte d'identité, il parvient à transformer son prénom en « Ino ».

En mai 1944, suite aux bombardements des alliés dans leur quartier de Laeken, la famille trouve refuge chez le patron du père qui les loge dans son grenier. Dans la nuit du 20 au 21 juillet 1944, ils sont arrêtés sur dénonciation via une lettre anonyme. Après trois jours dans les caves de la Gestapo de l'Avenue Louise, ils sont conduits à la caserne Dossin à Malines. Le 31 juillet 1944, alors que Marie n'a que 13 ans et demi, elle est déportée à Auschwitz avec sa famille par le XXVIème convoi.

Le 2 août 1944, arrivées à Birkenau, Marie et sa mère sont séparées Isaak, qu'elles ne reverront plus jamais. Trente ans plus tard, Marie apprendra qu'il a été gazé au Zyklon B dès son arrivée au camp de Mauthausen, le 5 février 1945. Elles échappent à la sélection et intègrent Birkenau où elles restent trois mois. Se vieillissant de trois ans, et ne révélant jamais leur lien de parenté mère-fille, Marie survit à la dysenterie, au Revier et aux sélections.

Quelques minutes après leur arrivée, Marie et sa mère sont déshabillées, rasées, déshumanisées par les SS. L'un des souvenirs qui a marqué Marie est l'angoisse des « sélections », ces tests au cours desquels les SS décidaient qui, à cause de sa faiblesse physique, serait gazé. Elle redoutait aussi les inspections du Docteur Mengele surnommé « l'Ange de la mort » en raison des expériences qu'il effectuait sur des enfants.

Le 27 octobre 1944, Marie et sa mère sont transférées en Bavière au camp de Landsberg (camp pour hommes), où elles sont affectées aux travaux d'intendance et plus spécifiquement dans les cuisines des SS. A la fin du mois de novembre 1944, elles quittent Landsberg pour un sous-camp de Dachau à Turkheim, d'où elles partent effectuer un travail abrutissant le long du camp.

Fin avril 1945, lors de l'évacuation de Dachau, elles parviennent à s'évader d'une grange en compagnie de Dora, une autre déportée. Elles trouvent refuge à l'église de Turkheim. Marie se souvient que, pendant qu'elle déambulait dans les rues de Turkheim, un soldat US l'a emmenée dans une boutique de vêtements et lui a offert une robe, ce qui lui a redonné l'aspect d'une fillette libre. Le lendemain, les Américains entrent dans le village. Rapatriées par un transport de la Croix-Rouge, elles arrivent à Bruxelles le 1er juin 1945. Grâce à l'aide d'un oncle qui vit à Paris, Marie peut reprendre l'école. Elle termine des études commerciales en 1949 et devient sténodactylo à l'agence Publi-Ciné.

Marie vit avec sa mère jusqu'à son mariage avec Bernard Lipstadt, le 3 juillet 1954. Bernard est lui aussi un rescapé juif. Ils ont deux filles, Nadine et Viviane. Plus tard, Marie entre à la Fondation Auschwitz où elle est employée bénévole et témoin. Elle participe au voyage, « Train des milles », organisé en 1995 par la ville de Namur.

Elle ira souvent témoigner dans les écoles pour expliquer aux jeunes le contexte historique de son expérience personnelle, les inciter à la vigilance et à ne pas se soumettre à l'autorité. Avant de témoigner, Marie était depuis longtemps membre de « L'Amicale », et affiliée à l'union des déportés juifs. Mais à l'époque, elle était surtout présente au CCLJ, où l'on parlait, entre autres, des problèmes d'actualité concernant la montée des régimes autoritaires dans le monde. En 1999, elle dénonce la montée de l'extrême droite en Belgique et s'insurge contre toute « concurrence des mémoires » entre prisonniers politiques, résistants et déportés raciaux. Elle honore aussi la mémoire de ses libérateurs. En juin 2004, Marie et Bernard Lipstadt étaient en Normandie pour les commémorations du Débarquement, avec l'espoir de retrouver ce soldat américain qui, le 27 avril 1945, redonna à Marie sa dignité en lui offrant une robe. Dans une lettre publiée par La Libre Belgique, en 1969, elle rendait hommage à son libérateur inconnu : « Son visage, je ne m'en souviens plus, mais aujourd'hui encore, je garde le souvenir de ce soldat simple et humain, qui sut me redonner l'aspect d'une fillette libre. S'il vit encore -et je l'espère de tout cœur- j'aimerais qu'il sache que je pense souvent à lui... »(Marie Lipstadt-Pinhas, «Ma première robe», La Libre Belgique, 10/9/1969) . Suite à cette lettre, la petite fille du soldat a envoyé un mail à Marie en lui disant que son grand-père, Harry Hendersin, s'était reconnu et qu'ils aimeraient la rencontrer. Rencontre qui eut lieu.

Voici la traduction de l'e-mail que la petite-fille de Harry Hendersin a envoyé à Marie Lipstadt afin que celle-ci puisse rencontrer son grand-père :

« Je m'appelle Kimberley Meyer et je suis la petite fille de Harry Hendersin. Je voulais vous envoyer un e-mail pour me présenter. J'étais vraiment surprise lorsque j'ai lu la lettre de Marie pour la première fois, lettre que Lorrie Green m'a envoyée. Toute mon enfance, mon grand-père m'a raconté des histoires de la deuxième guerre mondiale et je sais que cela m'a donné la chance d'apprécier

ce que les soldats ont fait, non seulement pour notre pays, mais également pour les juifs. Lorsque j'ai lu la lettre pour la première fois, j'étais en larmes. Cette semaine a été merveilleuse parce qu'elle m'a donné une autre perspective de la vie. Je comprends maintenant comment quelque chose d'aussi simple qu'une robe peut complètement changer la vie de quelqu'un... »

Désormais, Marie a pris sa retraite et vit avec son mari à Uccle. Cela fait quelques années qu'elle ne témoigne plus mais cependant, elle a accepté de nous rencontrer afin de témoigner pour la dernière fois.



La famille de Marie Lipstadt : elle, son mari, ses deux petites filles ses deux gendres et ses trois petites filles, juillet 2010 (photo privée)

Marie et ses parents en 1941
(photo privée)



Le dernier espoir : un récit inspiré de la vie de Marie :

Quel jour était-on ? Marie ne le savait pas, mais il faisait beau et, pour une fois, elle n'avait pas froid. Soudain, l'appel retentit et toutes les prisonnières se dirigent le plus vite possible vers le lieu de rassemblement... Une nouvelle sélection ! Marie se dépêche, il ne faut surtout pas être dans les dernières, mais elle n'arrive pas à courir vite, ses jambes faiblissent jour après jour. Heureusement, elle n'arrive pas trop tard, elle tente de reprendre son souffle, de se tenir droite, de ne pas laisser transparaître sa faiblesse. Si quelqu'un la remarque, elle sera sélectionnée ; les plus faibles partent en premier. Un homme déambule dans les rangs mais n'en appelle aucune. Il met ses mains derrière son dos et commence à parler d'une voix forte. Marie comprend ce qu'il dit : elles vont toutes être transférées à Dachau. D'autres femmes à l'arrière du rang ayant également compris ses paroles les répètent à leurs voisines et la rumeur se répand peu à peu dans le groupe. « Que va-t-il se passer !? », Marie panique intérieurement : « Ça ne peut pas finir comme ça ! »

Le rang avance, elle suit le mouvement. À partir de maintenant, il ne faut rien faire de travers, ne pas se faire remarquer. Le grand portail se rapproche peu à peu. Elles s'arrêtent toutes un instant, sous le portail, devant des gens qui distribuent... Que distribuent-ils ? Marie n'arrive pas à voir, il faudrait qu'elle se rapproche un peu plus... un peu plus... C'est du pain ! C'est inespéré ; de la nourriture avant la ration du soir ! Marie attrape le premier morceau à sa portée et le serre contre elle : « Il faut le manger au plus vite pour éviter de se le faire voler au premier moment d'inattention. » Marie cherche sa mère des yeux et la rejoint discrètement. Tout en marchant, elle aperçoit deux gardes chargés de tous leurs effets personnels. Elle ricane de les voir ainsi épuisés : « pour une fois, ce sont eux qui font la sale besogne ! ». Puis elle tourne la tête en repensant à l'annonce faite lors du rassemblement et regarde tristement son pain : une bien maigre pitance pour un dernier repas...

Elles ne marchent pas longtemps : au bout de quelques heures, la plupart des gardes sont trop fatigués pour continuer d'avancer. Ayant aperçu une ferme au loin, des gardes vont frapper à la porte de la maison. Le paysan qui vient ouvrir ne semble pas enthousiaste à l'idée de loger deux centaines de femmes et des hommes armés chez lui.

« Ouais, bof... ça dépend du prix. »

Les gardes ne disent rien et l'un d'eux pointe un pistolet sur le torse du fermier. « Woh, c'est bon, du calme ! J'vais les garder vos bestiaux ! » L'homme rentre chez lui en laissant la porte ouverte et les gardes font signe aux groupes de femmes de se diriger vers la grange. Le paysan s'y trouve avec une clé et est déjà en train d'ouvrir la porte.

« Allez les poulettes, on se dépêche ! » Pendant qu'elle passe la porte, Marie croise le regard de l'homme qui la toise un moment.

Lorsque la dernière est entrée, il fait signe aux gardes que tout va bien et referme la porte... presque complètement. Pendant que toutes les occupantes cherchent un endroit pas trop inconfortable où dormir, il entre dans la grange et aperçoit Marie, assise sur un ballotin de foin, et se dirige vers elle. - « Demain , lui dit-il, lorsque les gardes viendront vous chercher, cache-toi dans la paille, je te préviendrai quand ils seront partis. » Serait-ce vrai ? Se pourrait-il que malgré tout, elle puisse réellement être sauvée? Elle regarde sa mère, silencieuse depuis ce matin, rongée par l'angoisse de sa mort prochaine, qui pleure le visage dans ses mains.

- « D'accord. Je me cacherai demain matin avec ma maman. »

Le fermier jette un regard à la dame puis, d'un air dédaigneux, croise à nouveau les yeux de Marie :

« Je pense que ça ne va pas être possible, finalement »

Il tourne les talons et ferme la porte à clé, puis avec une énorme poutre depuis l'extérieur.

Marie trouve difficilement le sommeil, choquée par ce à quoi elle vient d'échapper et anxieuse, plus que jamais en pensant à ce qui va lui arriver. Certaines détenues disent qu'il y aura bientôt un terme à tout cela, que les Allemands battent en retraite à cause des forces armées soviétiques qui prennent de plus en plus de terrain vers l'ouest. Malheureusement, le sort des occupantes de cette grange est déjà scellé.

Alors que Marie commence à s'endormir, des bruits sourds la font sursauter. Elles sont toutes réveillées; trois femmes de grande taille ont réussi à ramasser une poutre qui gisait au sol et tentent de défoncer la porte de la grange. Sa mère la presse d'enfiler ses chaussures et de la suivre près de la porte. Peu après le début de l'assaut, la porte casse et un flot de prisonnières s'échappent par l'ouverture. La mère de Marie l'attrape par la main. - « Cours ! » Et s'élanche devant elle. Marie entend les gardes crier derrière elle et les balles fuser tout autour. Elle essaye d'avancer le plus vite possible mais ses jambes ne la portent plus. Elle est épuisée, elle a le souffle coupé, elle a mal partout. Alors, avec ce qui lui reste de souffle, elle crie le plus fort possible : - « Maman ! Je n'en peux plus... »

Sa mère ne se retourne même pas pour lui répondre : « Si tu abandonnes, on te coupera encore les cheveux » - « QUOIIIIIIII ?! » Se faire couper les cheveux une nouvelle fois ? Ces beaux cheveux châtons dont Marie était si fière avant qu'on ne lui tonde comme on le fait pour la laine de moutons. Non, PAS QUESTION ! Elle va continuer à courir, ils ne la raseront pas deux fois ! Elle redémarre au quart de tour et s'élanche vers la forêt toute proche où sa mère s'est déjà réfugiée et atteint les premiers arbres en moins d'une minute. Les coups de feu derrière elle ont cessé de retentir.

Et aujourd'hui ? Portait de Peter Miango

Lien entre les deux témoins

Nous avons choisi d'interviewer Peter Miango. Cet homme est un survivant du génocide rwandais opposant les Hutus et les Tutsis. Il a dû se cacher afin de s'enfuir de ce pays d'Afrique de l'Est où plus ou moins 800000 Tutsis ont été massacrés en trois mois à peine. Nous avons fait ce choix car notre témoin historique, Marie Lipstadt, a dû également se cacher, non pas dans la forêt mais dans une église, afin d'échapper aux Allemands durant la seconde guerre mondiale.

Biographie

Peter Miango (Samuel Zaidi aujourd'hui) est un survivant de la guerre civile Rwandaise. Quand la guerre a commencé, âgé de 14 ans, il vivait à Kigali avec ses deux sœurs (Tiwana Miango et Nelly Miango) et ses parents (Terry Miango et Stella Muganza). Il était l'aîné de la famille.

Sa mère était une Hutu et son père un Tutsi. Mais, dans la culture rwandaise, l'homme est le chef de la famille et son ethnie seule est reconnue. Cette guerre discriminatoire envers les Tutsis divisait la population rwandaise en deux parties. À l'école par exemple, la classe était divisée en deux: d'un côté, les élèves Hutus et de l'autre, les élèves Tutsis.

Le 7 avril 1994, en rentrant chez lui après l'école, Peter vit des soldats devant sa maison avec ses parents. Il prit peur et se cacha pour ne pas être remarqué. Son père se fit tuer sur place après avoir montré sa carte d'identité.

A cause de ce climat de terreur, sa mère, ses sœurs et lui-même décidèrent de fuir. Vu que les routes étaient surveillées par les soldats, ils quittèrent le pays par la forêt en direction du Congo avec d'autres réfugiés. Malheureusement, sa mère et sa sœur ne survécurent pas à ce drame. Quand il arriva au Congo, Peter était

terriblement mal. Des personnes s'occupèrent de lui et il put recommencer une nouvelle vie là-bas en tant que transporteur de bagages dans un hôtel.

Un jour, un touriste belge qui séjournait à l'hôtel fut frappé par le courage et la gentillesse de ce jeune homme. De plus, il aimait la façon dont il travaillait. C'est alors que ces deux hommes firent connaissances et devinrent amis. Touché par son histoire, le Belge fit les arrangements nécessaires pour que Peter puisse quitter son pays et venir en Belgique.

Aujourd'hui, il travaille dans une ONG appelé KOLORS, qui aide les orphelins dans les pays sous-développés.

Analyses des impressions selon 3 théories "psys"

Premièrement, nous pouvons étudier le fait à la façon de Christopher Browning : l'ordre d'exterminer les Tutsis relevait des plus hautes autorités officielles rwandaises (donc le "Hutu power"). Les Hutus ont donc agi avec le sentiment de se soumettre à la loi, rejetant dès lors toute forme de responsabilités personnelles.

Deuxièmement, il y a l'expérience de Solomon Asch qui peut nous aider à comprendre ce fait: si la très grande majorité des Hutus ont tués, c'est aussi par conformisme, parce qu'ils ont cédé à la pression du groupe. En effet pour un individu, le refus de participer aux massacres risquait à la fois d'être perçu comme une faiblesse et comme une manière de laisser aux autres le soin de faire le "sale boulot" : un tel refus semblait être un geste non social, avec pour conséquence possible le rejet par les membres du groupe. Certains Hutus qui n'ont pas voulu participer aux massacres ont été tués.

Enfin, en troisième lieu, nous expliquons ce fait par l'endoctrinement idéologique: la déshumanisation des Tutsis contribuait à creuser une distance psychologique qui a participé à la disparition de l'esprit critique et dès lors, cela facilitait les tueries.

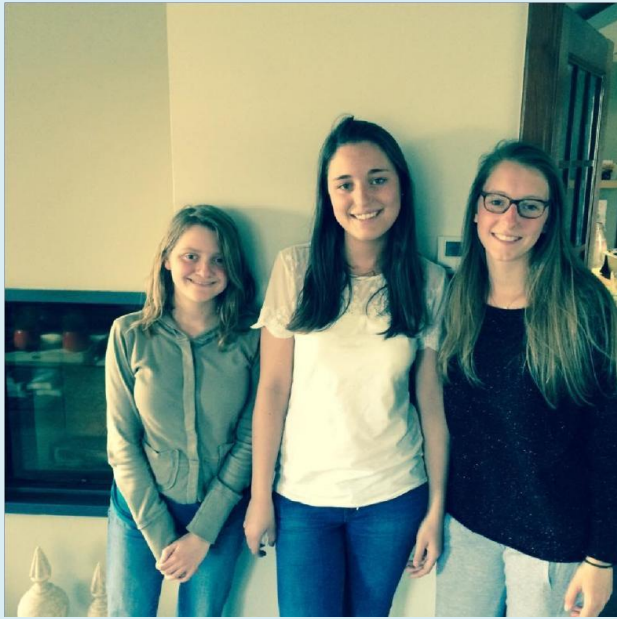
Dans les coulisses : une affiche, une valise, des impressions

En ce qui concerne le **projet d’affiche**, nous avons très vite trouvé une composition pour celle-ci. La robe bleue, offerte par le soldat américain le jour de la libération du village de Türkheim, symbole de la liberté, flotte de l’autre côté des barbelés. En revanche, l’arrière-plan évoque l’enfermement, la peur, la douleur. La réalisation de cette affiche a nécessité l’aide de plusieurs personnes, que nous remercions énormément.

Pour la réalisation du **projet valise**, nous pensons insérer diverses photos : Marie à sa libération avec ses amies, sa famille actuelle... De plus, nous voulons insérer une phrase importante à ses yeux. Mais aussi insérer la petite robe bleue et un symbole de la force qu’elle a eue durant toute sa détention.



Territoires de la Mémoire, le 30 mai 2015. Photo d’Anne Salien.



Voici **quelques réflexions finales** de chacune d'entre nous que nous voulons partager avec vous.

Clara Lambotte : Ce projet de création de valise est vraiment original, intéressant et instructif. Le fait de s'intéresser à une personne ayant survécu à la Shoah, de retracer sa vie et les épreuves qu'elle a traversées nous touche bien plus profondément que ne pourrait le faire n'importe quel documentaire sur le sujet, n'importe quel cours d'histoire.

Julie Verjans : En ce qui me concerne, j'ai pris ce projet très à cœur. J'estime avoir eu une immense chance d'avoir pu rencontrer Marie et son mari ainsi que d'avoir pu écouter son histoire.

Elisa Ruth : Pour ma part, je suis super heureuse d'avoir pu participer à ce projet unique. Ce travail nous a pris du temps mais m'a beaucoup appris et je trouve fantastique l'idée de pouvoir se plonger dans la vie de notre témoin. C'était très touchant.

« 28 histoires parmi des millions d'autres...



Les 23 jeunes du Lycée Saint-Jacques participant au « Train des 1000 » 2015. Auschwitz.
Photo Catherine Moreau.

...et aujourd'hui 84 étudiants porteurs de mémoire pour ne jamais oublier ! »

Le Lycée Saint-Jacques a été sélectionné pour participer au « **Train des 1000** » 2015, un voyage mémoriel vers Auschwitz, sur la base d'un projet interdisciplinaire mené en collaboration avec les Territoires de la Mémoire.

La vie de **28 témoins** de la barbarie nazie sera évoquée dans **28 valises** accompagnées de productions connexes (affiches, livrets, cartes postales) et d'une situation actuelle évoquant «en miroir» celle du témoin du passé.

Les étudiants de Saint-Jacques déposeront leurs «valises-miroirs» dans l'Espace Rencontre de la Bibliothèque George Orwell au **2^e étage de la Cité Miroir** à Liège du **18 au 30 mai 2015**.



www.LyceSaintJacques.be

Lycée Saint-Jacques
Rue Darchis, 35
4000 LIEGE

04 223 30 37

Responsable du projet:
Anne Vandergeten
A.Vandergeten@lsjl.be

Projet interdisciplinaire: Anne Toppets, Anne Marrant, Dominique Kreuzsch, Sophie Grand'ry, Hubert Gerin, Julien Dresselaers, Camille Lorenzi, Sylvain Gulpen

Adresse du groupe : Train@lsjl.be

